

ROGER BÉTEILLE
La vengeance
de Laura

*Une orpheline
à la recherche
d'une réfugiée de 1940.*

ROUERGUE

Présentation

Quel mystère entoure la jeune et belle Laura Vogt ? Arrivée de son Nord natal, elle a installé son commerce d'antiquaire dans une ville du Massif central où beaucoup l'envient. Habile en affaires, chineuse au flair jamais démenti, elle parcourt en tous sens cette belle province à l'orée des années 1970. Toujours à l'affût. Mais est-ce seulement l'appât des pièces rares qui l'anime ? Cette conviction policière avec laquelle elle fouine partout n'a-t-elle pas une motivation plus impérieuse ?

En observateur averti des comédies humaines, Roger Béteille nous introduit dans les arcanes d'un secret noué dans les premiers mois de la Seconde Guerre mondiale, lorsqu'une vague de réfugiés déferla sur les provinces du sud, avec son lot de femmes épuisées, réduites à une vie misérable. Qu'est devenue Bertille Vogt, la mère de Laura ? Dans quelles circonstances l'enfant à laquelle elle a donné la vie a-t-elle été placée à l'Assistance publique ? Qui a causé sa perte ?

Laura a perdu tout espoir de connaître jamais la vérité quand, à l'occasion d'un bal, elle reconnaît au cou d'une femme une croix du pardon, précieux bijou qui ne peut être que la parure d'une mariée des provinces du Nord. En se renouant, les fils brisés du passé vont révéler une lointaine tragédie et ranimer les feux sans pitié de la vengeance.

Roger Béteille

Né en 1938 dans un milieu rural, Roger Béteille est l'auteur d'une importante œuvre romanesque, fortement enracinée en Rouergue mais très diversifiée, tantôt intimiste, tantôt tendue par une intrigue puissante, par une saga personnelle ou familiale. Pour *La Pomme bleue* (2010), il a reçu le prix Pierre-Jakez Hélias 2011 et le prix Arverne 2012. Son dernier roman, *La Faute de madame le maire*, est paru en 2011.

Du même auteur

Romans

- Les Fiancés de la liberté*, Hachette, 1986.
Sel rouge, Rouergue, 1986.
Fortune lointaine, Hachette - Rouergue, 1987.
L'Orange aux girofles, Rouergue, 2001 (Prix Mémoire d'Oc, 2001).
Le Parisien, Rouergue, 2002.
Souvenirs d'un enfant du Rouergue, Hachette Littératures, 2002.
Les Chiens muets, Rouergue, 2003.
Le Mariage de Marie Falgoux, Rouergue, 2004
(Prix Émile-Guillaumin, 2005).
Clarisse, Rouergue, 2005
(Prix Lucien-Gachon et Prix de la ville de Thouars, 2006).
La Chambre d'en haut, Rouergue, 2006.
La Maison sur la place, Rouergue, 2007 (Prix Panazo 2008).
La Rivière en colère, Rouergue, 2008 (Prix salon du livre-net 2009).
Retour à Malpeyre, Rouergue, 2009.
Noces bourgeoises, Rouergue, 2009
(Prix Pierre-Benoît de l'Académie des Arts et Lettres du Languedoc).
La Pomme bleue, Rouergue, 2011
(Prix Pierre-Jakez Hélias 2011, Prix Arverne 2012).
La Faute de madame le maire, Rouergue, 2012.

Essais

- La Chemise fendue*, Rouergue et Petite bibliothèque Payot, 1987.
L'Aveyron au XX^e siècle, Rouergue, 1999.
Éros en Rouergue, Rouergue, 2003.

Beau livre

- Balcons du Sud*, Rouergue, 2011 (Prix du livre de tourisme, 2011).

© Éditions du Rouergue, 2013
ISBN : 978-2-8126-0481-2
www.lerouergue.com

ROGER BÉTEILLE

La vengeance de Laura

roman

ROUERGUE

« La justice est à la fois une idée et une chaleur de l'âme. »

Albert Camus, *Actuelles I*.

1

Les gens d'ici n'aiment pas les histoires qui surgissent des mémoires. Pourquoi écrire le nom de cette ville où Laura Vogt est arrivée, il y a cinq ou six ans ? Elle ressemble à s'y méprendre à toutes les préfectures paisibles du rebord ensoleillé du Massif central. Seul un œil attentif pourrait déceler une nuance dans le style de la cathédrale gothique, une épaisseur étrange dans l'air des ruelles en dédale, une tournure particulière dans la démarche des passants, qui la distinguent.

Elle jouit d'un privilège : elle est très aérée en toute saison. Un maire qui croyait à l'hygiène naturelle et aux vertus conviviales de la promenade la dota d'un boulevard en anneau, magnifiquement ombragé de platanes et de marronniers alternés, brodé de jolis squares, d'où on admirait à satiété l'horizon circulaire. Au centre de chacun d'entre eux, une célébrité locale statufiée en bronze donnait à penser sur le destin des grands hommes de la cité.

L'édile visionnaire ne s'était pas trompé. Faire le tour de ville plut aux couples mariés qui se saluaient avec cérémonie en se croisant, aux séducteurs élégants en quête de bonnes fortunes, aux biffins de la médiocre garnison en chasse de filles à soldats.

C'était un autre temps ! Laura Vogt est bien incapable d'imaginer ces spectacles charmants, obsolètes avant même qu'elle n'apparaisse parmi la population. Désormais, les statues se morfondent, solitaires devant les panoramas splendides, verdissent d'une vilaine maladie de leur métal. Fi des quinconces, remplacés

par des boulevards et des mails bruissant de conversations et de nouvelles confiées ! La télévision rend les plus douces soirées désertes, l'automobile a assassiné les après-midi des dimanches chargés de promeneurs.

À l'Hôtel de France, seule la riche porte à tambour, dont le cuivre luit, fulgure en tournant des éclairs jaunes de nostalgie de ce passé révolu. Mais, de part et d'autre, de lisses vantaux en verre fumé s'effacent automatiquement pour faciliter l'entrée des nombreux clients, en direction du bar et des salons.

Dans ces derniers, chaque dimanche, vers onze heures, tous ceux qui détiennent le pouvoir ou l'argent se retrouvent. Ils traversent le hall, disposé pour être discret, sur le côté de la salle du *vulgum pecus*. Les fonctionnaires subalternes et les employés qui sirotent des consommations bon marché, peuvent regarder passer le dessus du panier de la société. Sans en avoir l'air, ils guettent les personnalités à manteaux sombres qui se pressent, seules, ou les petits groupes de compères, formés par quelque intrigue de politique ou d'argent. De ce ballet de silhouettes connues, les cervelles affûtées tirent des conclusions perçantes qui nourriront les confidences et les rumeurs de la semaine.

Mais, dans les salons et dans la salle de billard somptueuse, ceux qui viennent de poser leur vêtement de bon faiseur au vestiaire se moquent de l'opinion de ces pékins, ces voyeurs qui se croient au parfum des plus fins secrets parce qu'ils payent plus cher que dans un caboulot leur Pernod ou leur muscat dominical.

Ce dimanche, rien que de très banal... Les vieux bourges fanatiques du billard sont arrivés très tôt, pour ne pas avoir à céder leur place si un cadore se présentait. Puis, juste avant midi, se profile l'événement du jour : Lormont, le commissaire-priseur, semble chaperonner Laura Vogt vers des salons où on n'avait jamais vu cette jeune antiquaire, venue d'on ne sait trop où.

Pendant plusieurs mois, elle avait fait des apparitions intermittentes au bar, juchée sur un tabouret ou rencognée derrière un guéridon. Solitaire. Puis, elle s'était montrée à plusieurs reprises en compagnie d'un soi-disant éditeur, prospérant sur la crédulité d'écrivains néophytes, prêts à vendre leur âme au diable pour contempler leur prose épaisse ou leurs vers creux imprimés en

pages insipides, vouées à l'oubli dès parution. Cet arnaqueur de tous les prosateurs et poètes en gésine s'est évanoui un jour, laissant à ses victimes des centaines d'exemplaires invendus et invendables.

Certains de ces auteurs abusés, hantant eux aussi le comptoir laqué de l'Hôtel de France, voulurent couvrir la muse de reproches, mais elle les figea par la distance où elle les plaça d'un simple regard. Beaucoup pensaient qu'elle n'éprouvait jamais les sentiments ordinaires d'une jeune femme de son âge et qu'elle n'avait accordé ses faveurs au margoulin que par ennui.

– Pas folle ! Avec Lormont, raie de cheveux sur le milieu, demilunes cerclées d'or, nœud papillon sur chemise de soie, pompes Berluti, lingé jaquette comme il est, elle risque rien ! grince un buveur faussement dédaigneux.

– Je te rassure : de l'autre côté, elle se défend aussi des tombeurs...

– À tout prendre, si elle vient souvent aux salons, vaut mieux voir passer cette fille canon que la mère Boudet !

– Une autre qui sait ce qu'elle veut. Raide, la vieille...

– Ils l'ont admise à regarder jouer les queues parce qu'elle était veuve, qu'elle dirigeait l'entreprise et que son fils s'appelle maître Boudet. Mais, au billard, ils sont pas portés sur les gonzesses, tranche le commentateur, sans qu'on sache s'il regrette ou s'il approuve cette misogynie des joueurs huppés.

Sous les dorures Belle Époque, les costumes trois-pièces composent une assemblée assez réduite, scindée en duos ou en petits groupes engagés dans des conversations privées, avant qu'on apporte les apéritifs à la mode. Une intonation aimable des voix feutre d'indécelables tensions.

Lorsque Lormont introduit sa protégée, dans un mouvement onctueux vers ses pairs, les partenaires se relèvent, mais ne quittent pas le tapis vert, queues à la main, à la manière dont on fait l'arme au pied. Les autres s'arrêtent de parler.

Ces hommes de puissance regardent Laura Vogt, qu'ils connaissent mal pour la plupart. Leur première réaction leur enlève de l'assurance. Certains cherchent à établir une comparaison avec une femme de leur entourage familial ou de leur connaissance.

Si différente ! Elle a un type étrange : une sorte de froideur sensuelle de blonde du Nord, émanant d'un visage d'une pure régularité et d'un teint de porcelaine, que des cheveux de paille douce, très longs et très fins, rendent presque diaphane. Ses yeux lavande claire illuminent la séduction de son corps parfait. Son maquillage léger révèle un goût très sûr, appliqué également au choix d'un tailleur sans ornement superflu, mais recherché.

– J'espère que vous allez me remercier d'avoir invité Laura Vogt. Vous vous arrêtez devant La Girandole qu'elle tient avec tant de réussite, mais beaucoup d'entre nous ne la connaissent pas. Je vais jouer les maîtres de cérémonie, vous la présenter... parade Lormont, un peu fat.

– En somme, tu nous prouves que tu t'entoures de jolies femmes... constate un ami, très souriant pour adoucir la perfidie de son allusion aux penchants intimes de l'intéressé.

– Mademoiselle Laura Vogt... C'est étranger, ça ? Vous êtes quoi ? Hollandaise ? coupe un butor, qui goûte peu les amusettes verbales et qui doit redouter l'invasion du cénacle par la gent féminine.

– Pas plus Hollandaise que vous ! le remet-elle à sa place.

Elle n'a ni blêmi ni baissé les yeux sous la remarque à la limite de l'insulte. Certains trouvent qu'elle a pris en une seconde un air de fille glacée, qu'elle s'est figée dans une distance ridiculisant son interlocuteur. Et que cela lui va très bien ! Que cela lui donne soudain l'air attirant et mystérieux.

Ils la voient circuler sur les routes, au volant de son joli coupé BMW. Parfois la boutique ferme : une journée, une semaine. Vers quels secrets roule-t-elle pendant ces absences ? Ou bien rejoint-elle simplement une grande ville, pour rompre le quotidien et s'épargner, le temps d'un week-end, au théâtre ou dans un cinéma réputé, les navets de bas étage, souvent projetés dans les salles obscures locales ?

L'olibrius ravale sa bile, mais sa goujaterie à l'égard d'une jeune femme, pour le moins plus charmeuse que les rares invitées habituelles, genre douairières, gêne, y compris les acharnés du jeu, ce qui avance le rite de l'apéritif.

L'assemblée choisie du billard de l'Hôtel de France ne se livre pas facilement. La protégée de Lormont devra y faire ses preuves

si elle veut continuer d'y apparaître. Les plus courtois entourent Laura, d'autres feignent de s'empressement pendant quelques minutes, puis s'écartent.

– Vexant, n'est-ce pas ? lui fait remarquer Jacques Baratais le commissaire de police, en se rapprochant d'elle dès qu'il la voit isolée.

– Vous me prenez sous votre aile ? s'amuse Laura Vogt.

– J'ai connu ça à mon arrivée ici. Soyez patiente et persévérante... Il y a des vachards, mais ils vous flatteront bientôt si vous les mouchez comme vous venez de rembarquer ce plouc.

– Merci du conseil ! persifle-t-elle.

– On nous observe, n'en doutez pas. Trinquer n'arrangerait pas les opinions des rabat-joie à votre sujet. Aussi je lève mon verre avec distinction à votre santé et à votre accueil dans les salons, articule-t-il, le geste cérémonieux.

Le bourdonnement des amabilités et des conversations, que l'alcool réchauffe d'euphorie légère, noie les derniers mots de Jacques Baratais dans le flou. Laura est assez heureuse de le retrouver là. Bien qu'aucune intimité particulière ne les lie, elle aime le personnage qu'il se compose et elle lui accorde de la confiance.

Sa manière de parler, souvent désabusée ou sarcastique, lui plaît. Il accompagne parfois ses subordonnés à La Girandole vérifiant l'origine des meubles et des objets avec une sobriété dans laquelle perce un tact incontestable. Jamais, il ne s'est montré arrogant ou imbu de l'autorité de ses fonctions.

Ils ont aussi en commun d'habiter la préfecture par le seul hasard de leurs vies. Jacques Baratais a laissé peu à peu deviner certains événements de la sienne. Il a échoué dans la ville quelques années avant Laura Vogt, victime d'un limogeage aveugle.

Paris. Un jeune commissaire, auquel on prédisait le plus brillant avenir. Un patron divisionnaire mouillé jusqu'à l'os dans une histoire politique puante, les bœufs-carottes aux basques... Les sous-fifres honnêtes avaient écopé tout autant que leur chef ripou. Pour Jacques Baratais, pourtant blanc de blanc, ce fut l'enterrement de première classe dans ce département du fond de la France, dont il ne repartirait jamais.

Lorsqu'il avait débarqué dans l'historique cité, il avait très vite compris pourquoi on ne l'avait pas cassé, en le rétrogradant. Il restait commissaire, parce que chaque chose qu'il réussissait, à la tête d'une police de province sans malfrats de haut vol à traquer, ne vaudrait que des haricots sur les tableaux d'avancement.

L'exilé administratif n'a jamais confié ses états d'âme à la jeune antiquaire, pas plus que les ressentiments qu'il a dû ressasser dans les premiers mois de sa mise à l'écart. Mais elle pressent que maintenant il ne demandera pas sa mutation, même si le pardon de la faute qu'il n'a jamais commise lui était proposé en haut lieu.

Jacques Baratats s'est laissé conquérir par la beauté du pays. En le croisant souvent dans la montagne proche, lors de ses périple de chine, elle a compris que sa passion de la pêche était totale et qu'il appartenait à la poignée d'amants des vents violents, froissant les océans de fleurs d'altitude ou s'acharnant sur la pelade des collines, quand les corolles aux tons vifs de nacre, de rubis ou d'améthyste disparaissent, aux mauvaises saisons.

– Vous vous gavez de truites ? l'avait-elle moqué assez maladroitement un jour.

– Vous me prenez pour un affamé ? Les truites, je les donne à Carmona, mon inspecteur. Accompagnez-moi. Quand vous serez capable de distinguer une arc-en-ciel à quinze mètres et de lui faire gober la mouche, vous saurez pourquoi je crapahute le long de torrents à me casser les vertèbres ! lui avait-il jeté au visage, sans égards.

– Excusez-moi...

– Ma proposition est sérieuse. Donnons-nous rendez-vous un matin très tôt devant l'auberge du Pont. Si vous revenez au bout de trois heures avec un poisson à la maille, je vous offre le repas de midi.

Elle ne s'était pas sentie capable de relever un tel défi, évitant toute allusion à cette joute, quand elle le rencontrait.

Elle ne lui a jamais révélé non plus que sa manière de regarder les gens ressemblait étrangement à celle d'un policier, commissaire ou flic de base, puisqu'elle s'était volontairement exilée dans cette préfecture reculée pour y chercher une vérité très importante pour elle, qu'elle n'avait jamais évoquée avec qui-conque depuis son arrivée.

Au début, elle partait à l'aventure, pour une demi-journée ou un jour entier, incrédule devant des paysages empreints de séductions envoûtantes, riches d'harmonies et de contradictions. La solitude aride et altière des tables calcaires démesurées, tranchées par des canyons en coup de scie ou par des évasements abrités, se jetait à l'assaut des collines de granit bleu gris, parées de prairies. Ailleurs, de douces dépressions peuplées de hameaux ocre et de petits champs colorés par une lumière du sud évoquaient l'Espagne.

Chacun de ces terroirs ayant nourri un art de vivre singulier, sa curiosité d'antiquaire y a très vite déniché des trouvailles ou des merveilles : modestes meubles paysans, discrets intérieurs bourgeois de bon goût de quelque tabellion déconfit, tableaux, tapisseries, ameublement de haut vol dans certains castels, plus nombreux qu'il n'y paraissait à la première approche.

Maintenant, elle ne peut pas nier que la ville l'a conquise, elle aussi. Pourtant, c'est à elle qu'elle a appliqué avec le plus de force sa défiance et sa volonté de ne rien laisser dans l'ombre du passé, en particulier de l'époque de la guerre, si importante pour percer les secrets qu'elle soupçonne.

Elle a réuni en quelques semaines des bribes de l'histoire de la cité, qualifiée de prestigieuse par certains érudits mirriflores : en fait des miettes, mal reliées entre elles. Des chiures de mouche des siècles, aujourd'hui oubliées par la majorité des habitants !

Le principe d'ordre semble la seule idée durable ayant traversé les générations, donnant un cap aux dynasties de l'élite, même si des moutons noirs ont divagué du troupeau. Pourtant, cette tranquillité trop constante a quelque chose de pesant et peut-être d'inquiétant.

Laura Vogt a déployé un acharnement de chien limier pour discerner quelle guerre avaient traversée les habitants. Elle a suffoqué pendant plusieurs après-midi sur des piles de journaux poussiéreux, aux archives départementales, elle a questionné avec discrétion, elle a longuement contemplé certaines maisons investies par les Allemands, soldats ordinaires ou bourreaux, ces villas sourdes où on se soûlait au cognac et où, dans telle rue sinistre, les sadiques nazis torturaient.

L'Occupation s'était déroulée de façon banale. Un peu de collaboration a précédé un peu de résistance. À la fin, on a rasé les crânes de deux ou trois femmes, puis on les a traînées, nues, dans la rue principale. Sans qu'on sache qui jouissait le plus : les jeunes guerriers triomphants, qui les couvraient d'insultes ordurières ou ceux qui les regardaient passer, applaudissant ces violences, heureux de se dédouaner à bon compte en assistant à l'humiliation de ces hétaires d'occasion.

Mais cette brusque poussée de haine n'a flamboyé qu'un jour ou deux. La somnolence est revenue, tenace, quotidienne, seulement traversée par les yeux, invisibles derrière les hautes croisées des maisons Napoléon III des boulevards ou les fenêtres étroites des rues secondaires.

Des regards violeurs de secrets et de vies, dont il ne ressort que des médisances ou des calomnies, à son sujet, c'est sûr, mais qui ne touchent pas l'étrangère qu'elle reste.

Un hérissément austère de toits immenses, des églises, des couvents, des casernes, le palais de justice, dont le fronton en faux style classique ferme une grande place, tel est le panorama qui l'a frappée dès le panneau routier d'entrée dans la préfecture : banalité et côté un peu inquiétant de cette cité de la France profonde.

Aujourd'hui, avec l'adoucissement du temps, Laura la trouve attachante, tout comme les terres qui l'entourent. Si elle se laissait aller, elle pourrait aimer ce pays. Mais elle ne veut pas l'aimer. Elle ne doit pas l'aimer. Car il recèle en un lieu encore inconnu d'elle une âme vile, un criminel, peut-être, qu'elle est venue dénoncer comme le chasseur fonce au débouché d'un gros gibier.

Des spots d'angle viennent au secours des lustres solennels, avivant leur lumière trop jaune. Sous cet éclairage mêlé, les verres, emplis de liquides apéritifs variés, étincellent de lueurs fugitives à chaque geste des buveurs. La jeune femme suit ces chatolements de kaléidoscope, mais elle ne se départ pas de la lucidité exigeante avec laquelle elle s'est juré de considérer chaque individu. Elle observe ses interlocuteurs sans hostilité, mais aussi sans sympathie. Rien ne serait pire que de se fourvoyer sur une fausse piste

par un aveuglement qui ne la mènerait qu'à des incertitudes ou à des erreurs.

Parfois, elle se demande si ses dons d'antiquaire ne se complètent pas de ceux d'une entomologiste patiente scrutant une colonie de fourmis. Sinon, pourquoi se croirait-elle toujours capable de retrouver, sans se tromper, l'insecte néfaste : le fumier dont la traque la tient en éveil depuis si longtemps ? Quand elle apprendra son nom, ce sera la loi du talion, pense-t-elle, emportée par une bouffée farouche de désir de vengeance.

Elle examine avec attention l'allure et les visages de ses hôtes, dont beaucoup ne s'intéressent plus à elle. Se peut-il que l'un d'entre eux soit le coupable qu'elle recherche ?

– Même si Lormont vous laisse plutôt tomber, préférant poser des jalons pour ses futures ventes, et si les autres vous regardent de loin, vous voilà introduite dans notre académie de billard. Je ne pensais pas que vous en aviez envie... reprend Jacques Baratais, qui a suivi l'inquisition de Laura.

– Vous y êtes bien, alors que vous m'avez avoué détester les petites boules !

– Un flic est partout chez lui...

Elle semble légère, appréciant le luxe sans outrance du salon, mais elle ne trahit rien de ses sensations profondes. À cette seconde émane de ses yeux une lueur adoucie, mais qui veille. Laura serre le verre de forme effilée où le Martini dry frémit lorsqu'elle insiste sur un mot. Tout en elle est souplesse, se dit Jacques Baratais.

– Pourquoi souriez-vous ? J'ai une tache honteuse quelque part ? demande-t-elle.

– Mais non ! Pour rien... je vous assure.

Une fois de plus, il cherche son âge exact. Vingt-huit ans, se convainc-t-il. Pas plus de trente, assurément ! Il pense qu'il dispose de sa date de naissance dans les dossiers de La Girandole. Mais, bizarrement, il ne les a jamais consultés. C'est sans doute cela qui le fait sourire.

– Cher commissaire, vous accaparez notre invitée !

– Cher maître... répond Jacques Baratais, sans beaucoup de chaleur.

Maître Marc Boudet s'est avancé sans s'excuser de s'immiscer dans une conversation, qui aurait pu lui paraître privée. Mais à

l'Hôtel de France, il se sent en terrain conquis car il figure parmi les personnalités les plus brillantes qu'on voit souvent dans les salons.

L'avocat affiche les attributs d'une quarantaine de la réussite : complet sport de week-end, à la finesse flatteuse, cravate colorée sur chemise imperceptiblement grège. Physiquement, c'est un homme assez banal, d'une taille un peu supérieure à la moyenne, musclé, mais sans cette carrure d'épaules qui le ferait paraître trapu. Au contraire, sous le tissu mobile du complet, son corps semble mince, avec une incontestable aisance de maintien.

Il se place exactement en face de Laura Vogt, avec l'air de réfléchir à on ne sait quoi. Puis, il la dévisage, mais elle ne réussit pas à saisir un éclat dans ses yeux. D'une nuance vert ou bleu atténué, grands, ils ajoutent à la régularité des traits qu'elle juge assez beaux, même si la lumière insuffisante doit cacher des imperfections. Il y a de l'harmonie dans cet être entre jeunesse et maturité, de l'aisance, de l'habileté, qualités qui font, à la barre, son succès et sa réputation de défenseur talentueux.

– Je regrette que ma mère ne soit pas là ce matin. Vous vous seriez sentie moins isolée parmi la gent masculine. Vous auriez peut-être sympathisé... suppute-t-il.

– On ne voit plus beaucoup madame Boudet. J'espère qu'elle n'est pas souffrante, énonce le commissaire d'une voix lisse, si affable qu'elle traduit une ironie aussi cuisante qu'une goutte d'acide.

Feindre de se préoccuper de la santé de Rachel Boudet ! On n'oublie pas ses bonnes manières à l'apéritif... Mais les deux hommes se sont pris en aversion depuis longtemps, cela crève les yeux. En outre, Laura devine que Jacques Baratais se livre à une insinuation touchant la mère de l'avocat, comme si celle-ci espaçait ses apparitions à l'Hôtel de France parce que peu de ses relations regrettaient sa présence à éclipses.

– Mademoiselle Vogt, je vous rendrai visite à La Girandole. Je voudrais voir vos collections. J'y trouverais sans doute un objet qui plaira à une personne que je souhaite combler.

Marc Boudet énonce son souhait en prenant un ton concentré, fixant ses yeux sur la jeune femme, comme si le commissaire n'existait plus.

– Sans doute... acquiesce-t-elle, un peu gênée à l'égard de ce dernier.

– Je vois que la conversation devient professionnelle. Les affaires sont les affaires. Je vous laisse en de bonnes mains...

Jacques Baratais s'éloigne vers un groupe de buveurs en affectant une discrétion de bon aloi, mais son ton laisse percer de la désapprobation, sans doute à l'égard de Laura, à qui il reproche d'avoir accepté avec trop de facilité l'idée que maître Boudet était un client éventuel à ménager.

La fin de la joute à fleurets mouchetés entre les deux hommes crée un vide redoutable. Laura Vogt et son interlocuteur, brusquement en tête-à-tête, s'adressent le même sourire de convenance à peine formé. La même réflexion les rend plutôt circonspects : ils demeurent de parfaits inconnus l'un pour l'autre, en dépit de quelques rencontres brèves lors de telle ou telle soirée, composant autant de mondanités provinciales insipides. La jeune femme détaille à nouveau la tenue entre négligence et élégance de l'avocat réputé, elle tente de se souvenir d'un raout où cette silhouette se serait distinguée parmi les autres, mais elle ne réussit pas à relier Marc Boudet à un épisode ou à un événement remarquable. Lui flotte dans un océan d'indécision, comme cela se produit parfois à certains instants, où, sans raison, il se sent noyé d'hésitations.

– Est-ce qu'un rendez-vous à votre boutique, en fin de semaine vous conviendrait ? demande-t-il, satisfait d'avoir employé cette phrase figée et sans chaleur.

– Venez de préférence dans l'après-midi, indique l'antiquaire.

– Très bien... accepte-t-il.

Ils cherchent encore des façons convenues de continuer à parler : lapalissades, banalités, borborygmes, silences. Lorsqu'ils découvrent que leur duo s'est disjoint, ni l'un ni l'autre ne sait qui remercier : un quidam grossier, venu les aborder ; ou un mouvement imprévu de la petite assemblée qui les a enveloppés ?

Absorbée par le chargement, sur l'arrière de la boutique, d'un meuble, emporté dans son break par un acheteur, Laura Vogt refoule mal le mécontentement qui la gagne parce que Marc Boudet est peut-être déjà là, à l'attendre ; ou est reparti.

Mais elle n'a pas l'habitude d'accueillir les clients, spécialement ceux du samedi après-midi, en jean et polo de déménageur. Elle va donc ajouter encore quelques minutes à son retard pour revêtir une tenue soignée.

Dans cette ville, le classique reste l'alpha et l'oméga des élégances. Elle se plie à la règle en choisissant ses vêtements. Cependant, elle hésite un instant, pour finalement se parer d'une robe gris uni, très simple, qu'elle aime plus que d'autres parce qu'elle flatte sa silhouette, soulignant ses formes avec discrétion par une sorte de caresse mouvante de ce tissu à la texture soyeuse.

Face au miroir, elle se juge satisfaite, mais elle se pose soudain une question qui la rend ironique à son propre égard : avait-elle vraiment envie d'enfiler ce modèle aujourd'hui ou ce souci de chic vise-t-il seulement à envelopper du halo d'une féminité agréable un acheteur de la notoriété de l'avocat vedette du département ? S'il n'achète pas sa plus belle lampe, ce soir elle s'accusera de ridicule !

Sylvaine est une collaboratrice incomparable. Une fois de plus, elle a su user de ses formules émoussant l'impatience la plus aiguë. Maître Marc Boudet poireaute, mais il a conservé du calme et de la curiosité, puisqu'il s'applique à étudier les détails d'assemblage d'un magnifique bahut, bien que celui-ci ne l'intéresse en aucune façon.

– On m'avait assuré que vous étiez la meilleure antiquaire. En regardant la qualité de ce que vous proposez, je suis prêt à l'admettre, croit-il bon de dire, en se retournant vers Laura.

Ils restent figés pendant quelques secondes dans leur effort pour se remémorer un mot, une intonation spontanés qui auraient échappé à une réciproque indifférence, que les quelques minutes communes de l'Hôtel de France n'ont pas suffi à changer.

Mais l'examen d'un objet, puis la discussion autour du prix obligent à se dévoiler. Avant de conduire maître Boudet vers sa collection de luminaires, elle l'observe, tous ses sens en éveil, comme il doit lui-même vouloir percer ses intentions, jouant de sa capacité très professionnelle à sonder les êtres en un regard.

– Si j'ai bien compris votre assistante, il existe un saint des saints dans votre boutique, où tous les clients ne sont pas admis ? lui demande-t-il sur un ton dans lequel elle croit distinguer une certaine raillerie.